

La libération de la femme, la lutte des classes et la révolution socialiste

J. POSADAS – 4 mai 1974

L'égalité entre la femme et l'homme est une nécessité historique. Elle ne résulte pas de l'avantage économique. Tous deux sont des êtres humains. La division entre homme et femme est un problème de la nature, tout le reste a été créé par la société. La division sociale établie entre hommes et femmes ne vient pas de la différence de sexe mais de la différence entre celui qui commande et celui qui obéit. Le système capitaliste a transmis aux relations entre la femme et le mari, entre le père et l'enfant, les rapports qu'il établit lui-même avec le prolétariat, où inévitablement celui qui commande s'impose.

Libérer la femme signifie la faire participer, lui faire sentir qu'elle a les mêmes droits, la même capacité et objectivité que l'homme, qu'elle ne doit pas vivre dans la crainte du sexe, se servir du sexe comme moyen de relations, ou considérer son sexe comme un instrument de pouvoir, de jeu vis-à-vis de l'homme. Elle doit se sentir un être humain féminin, comme l'homme est un être humain masculin. La nature les a faits ainsi. La société les unifie dans un sentiment, un besoin, une capacité et un respect réciproques. Il ne s'agit pas de respecter la femme parce qu'elle est une femme mais parce qu'on la considère égale à l'homme. Il faut qu'elle sente qu'il en est bien ainsi.

Tant que la femme ne participe pas à la lutte sociale, elle tend à développer des sentiments sociaux nuisibles du fait qu'ils ne s'intègrent pas à la lutte révolutionnaire. Elle se consacre à se disputer avec les autres, à tromper son mari, à mener une vie inactive, elle développe des sentiments sociaux rancuniers envers l'homme, l'enfant, le mari, envers les voisins. Elle se désintéresse du problème des idées et s'occupe à mener une lutte dans le ménage, elle veut se sentir le maître de son enfant et mener une vie séparée du reste de la société.

La bourgeoisie utilise ces conditions pour laisser à l'écart des luttes une force sociale égale à celle de l'homme. Il n'y a aucune différence entre la femme et l'homme. Relativement la femme a moins de force physique, mais à l'étape actuelle où il suffit de pousser sur un bouton pour que l'électronique fasse le travail de mille personnes, ces différences s'atténuent de plus en plus. Il n'existe plus de problèmes de force, de capacité physique. Les meilleurs cuisiniers ne sont plus des femmes mais des hommes, de même pour les couturiers, par contre les meilleurs employés de banques, les meilleurs gérants, sont des femmes. Et dans l'avenir les meilleurs dirigeants révolutionnaires seront des femmes. Rosa Luxemburg est la femme la plus méritante, elle est intervenue dans la société avec le plus grand mérite historique.

La femme doit intervenir pleinement dans la révolution et la société

La révolution donne aux femmes une base, un accès, pour développer leurs qualités humaines, sociales, révolutionnaires. Par son intervention la femme développe sa pensée en cherchant à collaborer au progrès de l'histoire, en sentant qu'elle participe à la construction de l'histoire. Elle ne se sent plus tel un animal sexué porteur d'enfants, elle ne se considère plus comme une usine à enfants. La nature l'a faite ainsi, c'est elle qui porte l'enfant, mais c'est aussi l'enfant du père et il doit en accepter la responsabilité. Elle ne renonce à aucune des qualités de la mère, elle communique à

l'enfant la tendresse, le sentiment communiste de la vie. Le rôle principal de la mère doit être de communiquer à l'enfant le sentiment communiste, la joie et l'affection communistes pour la vie. Tout le reste est une invention de la société de classes et un résultat de la propriété privée.

La femme cherche à s'incorporer et s'intègre à la lutte sociale afin de s'épanouir en tant qu'être humain, au lieu de développer des sentiments individuels. Plus les femmes et les enfants interviennent dans les révolutions, plus ils s'élèvent. La révolution russe en fut l'exemple : tout le monde intervenait ! Le plus beau roman de toute cette étape est « La mère » de Maxime Gorki. Il n'est pas le plus complet, ni le plus important du point de vue de l'organisation de la révolution, mais il est le plus émouvant parce qu'il décrit toute une étape de l'histoire. Il montre, au travers de la mère, comment la femme russe se disposait à intervenir. Pourquoi n'aurait-elle pas ces qualités ? Le cerveau de la femme n'est pas inférieur à celui de l'homme. C'est la société qui fait des discriminations. La femme a toutes les qualités, elle ne les développe pas parce qu'on l'empêche d'agir. Il faut faire en sorte qu'elle intervienne. Dans l'action, les sentiments de rancœur d'un sexe contre l'autre se désintègrent, la femme est gagnée par la révolution et aspire à intervenir.

Les rapports sociaux établissent une différence entre les sexes. C'est la propriété privée, la vie commerciale du système capitaliste, qui font apparaître le sexe comme un problème. C'est à cause de la propriété privée que la femme utilise son sexe comme un moyen de combat, de séduction, qui est une forme de combat, et qui la fait cesser de penser. Elle devient une charge pour la société, pour l'humanité, parce qu'elle cherche la bagarre, et l'homme doit penser à se défendre de sa femme ou à se disputer avec elle. Pendant de nombreuses années, la cellule familiale sera encore la base d'existence de la société. Plus l'unité dans le couple et l'harmonie de la cellule seront grandes et plus la famille sera un instrument puissant. Demain cette forme d'organisation sera dépassée.

La famille est une organisation conservatrice, un centre de regroupement qui se maintient au travers de l'intérêt pour le pouvoir, de la conservation de l'autorité qui se transmet du père à la mère et à l'enfant. Mais aujourd'hui la famille devient un moyen de progrès révolutionnaire. Le développement de la révolution a amélioré, changé les relations dans une majorité de familles. De la même façon dans l'église, dans l'armée, dans la police, l'influence de la révolution a transformé et brisé la soumission envers les chefs, les cadres. Le soldat, le simple policier, se sentent les égaux des chefs. De même dans la famille les conditions intérieures se transforment : le père ne s'impose plus au fils au travers du sentiment hiérarchique, de l'économie ou de la loi qui lui donne une autorité paternelle. Il développe un sentiment d'égalité, de raisonnement, de consentement mutuel, dont la base essentielle est la lutte pour le progrès syndical, politique, révolutionnaire. Le monde entier vit un tel processus.

Nous faisons en sorte de développer les conditions qui permettent à la femme d'intervenir comme dirigeante, comme militante, comme créatrice dans tous les sens et sur tous les aspects de la vie, afin de faire converger les préoccupations de la femme et de l'homme. De cette manière la femme se préoccupe en tant qu'être humain, elle pense en fonction du progrès de l'humanité au lieu de se disputer avec l'homme, ce qui élimine l'établissement de sentiments nuisibles, rancuniers dans la famille, qui sont la conséquence du régime de propriété privée. Cela n'élimine pas les discordes familiales mais celles-ci ne proviennent plus du conflit homme-femme. La famille prend confiance en elle, elle élève son optimisme, elle sent qu'elle peut s'unifier dans le combat. C'est ce qui se produit dans les familles ouvrières qui interviennent dans le processus actuel de lutte contre le capitalisme. La famille se centralise dans un sentiment de combat commun, la femme tend à s'associer à l'homme et celui-ci tend à voir dans la femme une partie de lui-même. Hommes et femmes font partie d'une même nature dont seule la façon de se développer a déterminé une division en sexes, mais tout le reste provient des relations sociales.

La femme qui se dispute avec l'homme sur le terrain du sexe est motivée par la propriété privée. Une telle dispute fait partie de la structure, de la construction, du développement de relations créées par la propriété privée. La femme semble inférieure dans la division du travail établie par la propriété privée où l'homme était plus utile dans la production capitaliste, et le capitalisme avait intérêt à maintenir cette division. La femme devait se consacrer à fabriquer des enfants, ce qui était un motif pour la reléguer dans un coin. Le capitalisme a développé ces idées jusqu'à utiliser la femme comme un instrument. Cette différence n'a pas d'autre raison. Celle-ci n'a rien de naturel, elle est déterminée par les relations sociales. Plus tard le capitalisme a légiféré et a établi juridiquement l'infériorité de la femme par rapport à l'homme.

Nous ne défendons pas la femme en fonction d'un sentiment d'égalité. Un tel sentiment existe mais il est secondaire. Nous la défendons parce que c'est une nécessité historique dans laquelle s'intègre le sentiment d'égalité, sinon la femme est reléguée à consacrer une partie de son activité sociale et mentale à combattre l'homme. Elle organise son inconscient pour se disputer avec l'homme, elle utilise son sexe, des formes d'expression sensuelles pour combattre l'homme, pour lui en imposer ou éprouver la satisfaction de l'avoir emporté sur lui. Ceci n'est pas inné chez la femme, c'est le système de propriété privée qui a organisé de telles relations.

Il faut faire intervenir la femme dans la révolution. Les bolcheviques ont été les premiers à la faire participer organiquement et consciemment. Dans une certaine mesure on peut comparer la participation de la femme à la révolution à celle de la paysannerie qui aspirait, en tant que groupe social, à la propriété de la terre. Le capitalisme s'appuyait sur les paysans. La révolution russe a inauguré l'étape où le paysan est gagné à une forme de vie supérieure dans laquelle il ne dépend plus de son attachement à la terre, à la propriété privée. La révolution en Indochine – plus encore que la révolution chinoise, qui s'est réalisée à une étape antérieure moins riche – a prouvé que la paysannerie n'aspire plus à remplacer les grands propriétaires en s'emparant des terres. Elle veut vivre dignement. Le capitalisme a été incapable de lui donner cette dignité, il l'a liée aux champs, il l'a éloignée des villes, il l'a coincée dans la solitude des campagnes, des parcelles individuelles, de la vie individuelle. Une telle vie engendrait chez les paysans des sentiments et des préoccupations individuels, rétrogrades, conservateurs. Ils ont été utilisés par tous les Napoléon aussi bien que par les petites révolutions. Mais la révolution indochinoise a été le point culminant d'un processus démontrant que le paysan est déjà gagné au socialisme. Il en est de même pour la femme.

La femme doit être à la direction des syndicats. Elle doit être déléguée ouvrière, représentante du milieu dans lequel elle se trouve. Nous les trotskystes-posadistes avons le grand orgueil historique d'avoir incorporé les femmes à la direction du syndicat en Argentine. Quand nous avons organisé et dirigé des grandes grèves nous avons incorporé les femmes au syndicat, malgré toutes les difficultés et toutes les accusations. Les bolcheviques sont les premiers à avoir incorporé les femmes au parti et à la direction du pays. Ils les ont fait participer à la vie du reste du monde. Mais en Argentine nous avons été les seuls à agir ainsi. Avant les femmes ne participaient à rien. En Italie par exemple, où s'est déroulé le congrès des délégués des conseils d'usines à Rimini au début de l'année 1974, il y avait à peine une femme sur les 4000 délégués présents ! Nous critiquons ces faits et intervenons pour que cette situation change. Pendant ce temps les femmes en Italie font les manifestations les plus véhémentes, les plus ardentes, les plus résolues. Elles participent avec une très grande décision et cherchent à intervenir.

Le processus mondial de la révolution fait mûrir les femmes et les impulse à intervenir. Ce sont les directions qui les retiennent. Elles les appellent à manifester, à porter des calicots, mais elles ne les font pas intervenir, parler, raisonner, agir comme dirigeantes. Elles les font venir pour faire nombre,

alors que le capitalisme profite des divisions établies par la propriété privée dans les ménages pour empêcher la concentration de toutes les forces du prolétariat, hommes et femmes.

Il faut comprendre que si le prolétariat n'a pas une préoccupation primordiale pour faire participer les femmes, ceci est dû à l'opposition des directions. Celles-ci lui imposent de se désintéresser de ce problème : l'intervention de la femme dans la lutte est une base de force, une augmentation de la concentration de la capacité d'action contre les bureaucrates, contre la politique réformiste, contre la capitulation devant le capitalisme, contre la politique de compénétration. L'incorporation active des femmes à la lutte favorise et stimule les tendances révolutionnaires. Le prolétariat puise une plus grande force à la maison, dans son quartier, où il va intervenir avec une structure intérieure supérieure. Son inconscient est organisé avec une disposition beaucoup plus grande à la combativité, à la résolution, qu'à d'autres étapes.

Il faut considérer comme très importante l'harmonieuse cohésion que l'intervention de la femme donne aux luttes. Elle produit chez l'homme une énorme assurance, elle lui donne la certitude de pouvoir éliminer les relations d'imposition sexuelle et d'élever les relations humaines, même en vivant encore dans le régime capitaliste. On ne peut pas encore agir de cette façon dans l'ensemble de la société parce que la société capitaliste impose l'intérêt du pouvoir dans toutes les relations humaines. Il empêche la cohésion des hommes avec les femmes qui composent cependant un secteur très important de la classe. Mais la révolution compense ce déficit historique et établit une harmonie. Actuellement elle harmonise les relations homme-femme dans la nécessité de la lutte révolutionnaire. Elle dépasse les relations « normales » qui considèrent encore les rapports entre homme et femme comme un mystère. Mais plus le couple augmente sa cohésion dans les syndicats, dans l'usine, plus s'élève le comportement de compréhension mutuelle, de respect. On dit encore « respect » mais en fait il s'agit de compréhension mutuelle et de conscience.

Les bases historiques existent pour établir l'égalité entre hommes et femmes

La propriété privée, le capitalisme, ont fait de la femme un instrument de l'homme. La femme s'est développée comme telle et utilise son sexe comme un élément de négociation, d'attraction, de dispersion, d'imposition. La révolution est en voie de compenser tout ce déficit. Dans toutes les révolutions la cohésion entre homme et femme s'élève de façon notable. La Chine et Cuba le prouvent. La participation de la femme augmente beaucoup et toutes les expressions, les formes de dégénérescence et de corruption qui existent dans les pays capitalistes diminuent. Les Etats ouvriers ne permettent pas le développement de telles conditions. Par sa seule structure et son fonctionnement l'Etat ouvrier conduit l'être humain à s'élever au-dessus des relations quotidiennes, et par conséquent à avoir de la femme une conception supérieure.

La grossesse conduit les femmes à éprouver un sentiment d'infériorité par rapport aux hommes, mais ce sentiment est un produit des relations sociales. Il y a cependant une petite partie des femmes qui se sentent supérieures à l'homme du fait de porter l'enfant, elles se sentent pleines de force parce que ce sont elles qui donnent la vie. Elles éprouvent un très grand sentiment de puissance qui ne trouve pas son correspondant dans la fonction sociale des femmes. Le capitalisme utilise le fait que ce sont les femmes qui ont les enfants pour les inférioriser. En revanche l'Etat ouvrier les élève.

A Stalingrad, plus de cinq cent mille femmes sont mortes, depuis les grands-mères jusqu'aux fillettes de 10 à 14 ans. Les femmes montraient leur héroïsme, non pour défendre leur mari, leur enfant, mais pour défendre l'Union Soviétique. En défendant l'Union Soviétique elles sentaient qu'elles participaient à l'histoire. Dans toute cette grande révolution est intervenu un pourcentage très élevé

de femmes. Et pourquoi pas dans d'autres activités de la vie ? Si les femmes interviennent de cette façon dans les révolutions c'est parce que la société a besoin d'elles. Elle leur ouvre les portes pour les faire participer. La femme sent alors qu'elle peut remplir une fonction sociale importante pour élever la société. Cela se passe dans toute grande grève, dans toute révolution, dans toute grande mobilisation sociale.

La faiblesse de la femme ne provient pas de ce qu'elle a un corps plus faible, une moins grande capacité musculaire. Cette différence existe mais l'infériorité provient essentiellement du fait que la société a fait de la femme une marchandise. Elle doit utiliser son sexe comme un moyen de compenser sa condition de marchandise, c'est ce qui lui donne un complexe d'infériorité. Elle est considérée doublement comme une marchandise : par l'homme dans le ménage et par le capitalisme.

Pour élever pleinement l'activité de la femme il faut élever aussi celle de l'homme. Si la femme avance seule, sans que l'homme progresse, elle ne rencontre pas de correspondance. Elle ne peut pas s'élever seule parce que la relation sociale doit être harmonisée. La solution complète de ces différences n'aura lieu que dans le socialisme, mais il n'y a pas de raison d'attendre le socialisme. La révolution a montré déjà comment égaliser la condition de la femme et celle de l'homme.

Les relations entre hommes et femmes sont le résultat de l'imposition de la propriété privée. Dans la propriété privée une marchandise fait la concurrence à l'autre, et la société traite les femmes comme des marchandises. Le seul fait qu'il existe des bordels en est la preuve. Le bordel est un commerce. C'est la lutte du mouvement ouvrier, la lutte pour le communisme, qui a fait que la femme ne soit plus considérée comme une marchandise.

Ces problèmes ont été créés par la propriété privée, par le capitalisme. Mais la solidarité des femmes et des jeunes filles dans les grèves est totale. Là où se développent de grandes grèves, de grandes luttes ouvrières, de grands progrès dans l'unification du mouvement ouvrier, des communistes et des socialistes, c'est là qu'existent le moins de relations perverses, de mauvais traitements envers les femmes, un sentiment d'infériorité.

Il faut proposer de ne pas attendre que le socialisme libère la femme. Nous posons que les conditions pour cette libération existent maintenant même. L'essentiel est de comprendre que l'infériorité de la femme est un produit de la société de propriété privée. Celle-ci a éduqué les gens dans des relations perverses, commerciales, dans lesquelles la femme s'est réfugiée. Mais la révolution l'a élevée immensément. Il ne faut pas considérer seulement les postes occupés par des femmes en Union Soviétique, cette statistique a son importance mais elle n'est pas fondamentale. C'est dans la révolution que la fonction de la femme peut se mesurer le mieux. Toute révolution inclut une immense quantité de femmes. C'est dans la révolution que sont requis les sentiments les plus complets de force, de sacrifice, d'objectivité, et c'est là aussi qu'il y a le moins de cas de dégénérescence, d'immoralité, de corruption.

Dans la révolution les sens sont mis intégralement au service du progrès de l'humanité qui domine, contrôle et explique la fonction du sexe. La révolution ne sublime pas l'impulsion sexuelle mais elle l'explique, la persuade, la convainc. Dans aucune révolution socialiste la dégénérescence sexuelle n'a été la norme. C'est dans le régime capitaliste que celle-ci existe. Dès aujourd'hui il est possible de contrôler, de dominer et de dépasser les excitations produites par la vie capitaliste.

Avant on ne pouvait pas envisager la possibilité de l'émancipation féminine, mais le développement de l'économie, de la science, de la technique et des Etats ouvriers, pose déjà les bases historiques matérielles de la libération de la femme. Il faut des conditions matérielles pour encourager la pensée

à envisager ce processus avec assurance et à l'affronter. Il faut des conditions économiques et sociales supérieures, il faut de l'intelligence.

Le capitalisme ne s'intéresse pas à rendre les êtres humains égaux. Pour lui l'être humain est une marchandise et la femme l'est doublement. Le capitalisme ne peut pas réaliser cette égalité. Le fonctionnement du capitalisme est fait de pièges, de mensonges, de tromperies, de concurrence, de commerce, de vol. Il ne peut élaborer ou développer des normes de relations morales, il est incapable de rechercher la justice. Pour le capitalisme tout ce qui est dans son intérêt est juste. La justice a un sens différent selon l'intérêt commercial d'un capitaliste ou d'un autre.

Des conditions historiques sont nécessaires. Les Etats ouvriers en sont une base, cependant ils n'ont pas un fonctionnement socialiste. C'est pour cette raison que leur autorité n'est pas encore assez grande. Ce problème ne va pas uniquement se résoudre grâce à une plus grande compréhension de l'être humain. Les bases de cette compréhension sont les conditions matérielles, économiques, les relations sociales qui donnent à l'être humain la décision, l'autorité, l'audace, pour atteindre ce niveau. Les Etats ouvriers sont déjà une base, mais même sans atteindre le niveau de l'Etat ouvrier et du socialisme, la capacité d'apprendre de l'humanité va plus vite que le développement de l'économie. C'est pour cette raison que dans les révolutions et les luttes révolutionnaires existe une égalité entre les femmes et les hommes. Cependant on y voit aussi le grand poids qu'a encore la tradition : les êtres humains ont la coutume bien ancrée de considérer les femmes comme inférieures, alors que tous sont identiques dans les rapports de la lutte révolutionnaire. Mais il existe encore le poids des habitudes où l'homme se sent supérieur à la femme. La vie de tous les jours lui rappelle la relation commerciale de dispute où le plus fort l'emporte. Vis-à-vis de la femme c'est la même chose : on met la femme sur un plan inférieur à l'homme, ainsi l'homme se sent plus capable et l'emporte sur la femme.

Les Etats ouvriers doivent discuter sur la base des principes communistes

La division établie par la société capitaliste trouve déjà un important contrepois dans le développement des Etats ouvriers, mais une planification de l'intervention de la femme y fait défaut. Il faut faire participer les femmes, créer l'habitude de voir que l'intervention de la femme fait partie du développement de la capacité sociale des masses exploitées de se diriger elles-mêmes. En partie le comportement du prolétariat envers la femme ne provient pas d'une attitude négligente de sa part, il résulte des contradictions dans lesquelles ce prolétariat s'est organisé. Par exemple dans un pays comme l'Algérie le prolétariat a concentré ses énergies sur des problèmes vitaux. Il a impulsé, soutenu la révolution, et a mené la guerre contre l'impérialisme. Il a démontré la dignité et l'objectivité de sa conduite en cherchant à impulser objectivement l'histoire. Cependant, dans le problème des relations avec la femme, il a un comportement rétrograde. C'est le produit d'une éducation antérieure de relations sociales imposées qui continuent à peser. Si les Etats ouvriers avaient fait un plus grand progrès, ce type de relations existant encore en Algérie se serait évanoui et une relation d'égalité entre homme et femmes se serait établie.

Afin d'arriver à élever le rôle de la femme dans l'histoire, la société, la révolution, il faut faire en sorte que dans les Etats ouvriers les femmes aient une participation plus ouverte, plus directe : elles doivent prendre part à la vie de tous les syndicats, de tous les partis communistes et partis ouvriers. Il ne faut pas les protéger mais les considérer comme un élément naturel qui peut participer et se développer. Toutes les révolutions donnent des exemples remarquables de l'intervention des femmes et progressent de plus en plus. La bureaucratie n'a pas permis une compréhension sociale historique de la femme. Elle déclare que « la femme est l'égale de l'homme » mais elle se comporte différemment : la femme qui travaille comme l'homme gagne moins que lui.

Même avec ces limites les Etats ouvriers prouvent un progrès très important. Un nombre beaucoup plus important de femmes se trouve aux postes de direction dans la science, la technique, les syndicats. On porte une attention plus grande aux femmes, mais il n'existe pas encore une organisation telle que la femme se sente incorporée pleinement à la vie sociale. A défaut d'une telle organisation la femme va continuer à se sentir reléguée du fait de porter les enfants, elle va se sentir prisonnière de la maison, de la famille. Cela continuera aussi longtemps que la démocratie soviétique sera absente des Etats ouvriers.

Le fait que les Etats ouvriers ne donnent pas l'exemple est un très grand déficit. Les relations familiales en Union Soviétique sont certainement supérieures, mais elles n'expriment pas une relation révolutionnaire, consciente, plus élevée. Les relations familiales ne peuvent pas servir comme instrument d'éducation du monde, alors que l'économie et la forme de propriété de l'Etat ouvrier servent eux d'exemples au monde. C'est un déficit historique qui ne provient pas d'un manque de forces de l'histoire mais qui résulte du fait que la bureaucratie a pu s'emparer du pouvoir au cours de l'étape antérieure. Aujourd'hui, dans les grands pays capitalistes, les luttes des masses pour aller au gouvernement sont en train d'introduire des modifications favorables à la révolution dans toutes les familles.

La question n'est pas que la femme soit capable de penser mais qu'elle sente – au même titre que l'homme – qu'elle est une partie de la solution des problèmes de la société. Elle doit agir comme une partie du genre humain qui résout tous les problèmes. Elle surmonte ainsi la pression de la société qui réduit sa capacité sociale d'action du fait de sa fonction de mère. Au contraire elle sent qu'elle construit la vie, et c'est ainsi que disparaît la relation sociale imposée par une loi promulguée par ceux qui commandent. Il s'agit d'une loi de menteurs, inventée par les mêmes qui font la guerre atomique. Cette loi a été établie en fonction de leurs intérêts. Elle n'est pas le reflet d'une nécessité de la société, elle est l'image de relations sociales imposées jusqu'à maintenant. La femme doit ressentir qu'il en est bien ainsi, alors elle se sent capable de penser, de raisonner. Elle ne se sent plus inférieure du fait d'avoir l'enfant, bien au contraire, elle éprouve la joie, l'orgueil naturel d'être mère, tout comme le père est fier d'être père.

Dans l'Etat ouvrier on doit voir que la femme exerce une fonction égale à celle de l'homme, pas seulement parce qu'on lui donne des droits mais parce qu'elle développe ses propres qualités. La société de classes lui a refusé cette possibilité parce qu'elle est basée sur la propriété privée, avec des lois qui sont faites par ceux qui commandent. Ce sont des lois créées par le capitalisme qui impose ces relations et non des conditions ou un développement naturel. La bureaucratie fait la même chose que le capitalisme parce qu'elle défend des intérêts d'appareil et non des intérêts scientifiques et sociaux soviétiques. Autrement le cinéma soviétique ne montrerait pas des femmes du point de vue de la « féminité », mais des femmes qui interviennent comme les hommes, qui cherchent à communiquer, à influencer, à s'exprimer au moyen de l'intelligence et de la raison. Les ménages de demain seront ainsi. La conception de la beauté sera aussi différente.

En Union Soviétique et dans les Etats ouvriers il n'y a pas de raison pour qu'existe ce type d'union du couple basée sur l'attraction sexuelle. Dans l'Etat ouvrier c'est l'intelligence qui doit en être la base. L'accouplement sexuel est normal, légitime, mais la base de l'attraction est l'intelligence, la capacité d'harmonisation. Telle est la supériorité de l'Etat ouvrier, sinon c'est l'accouplement et le désir sexuel qui attirent et l'humanité ne progresse pas.

Jamais comme aujourd'hui la société capitaliste n'a concentré autant de préoccupations pour attirer les jeunes, au moyen de l'excitation sexuelle ou de la drogue. Mais jamais comme maintenant ne s'est exprimé un tel rejet de tout cela. Tous les jeunes s'incorporent aux luttes sociales, ils ont des

rappports sexuels à 14 ou 15 ans et ne dégènèrent pas. Dans les universités, les lycées, les jeunes souhaitent déjà se libérer de la soumission au sexe. Les rapports humains sont au-dessus de ce que la société capitaliste a voulu leur imposer.

Il faut discuter tout cela dans l'Etat ouvrier. Il faut y voir la femme comme égale de l'homme. Il n'y a pas de raison de mettre en avant, comme ils le font encore, le caractère masculin et féminin. La société peut mettre à égalité la condition de la femme et de l'homme, qui vient de la nature, mais quand les différences se perpétuent et s'accroissent encore dans l'Etat ouvrier, c'est parce qu'il y existe des relations de relâchement social, d'absence de vie soviétique. Il n'y avait rien de cela dans le parti de Lénine. Pourquoi cela existe-t-il maintenant ? L'humanité a-t-elle reculé, ou bien est-ce la direction ? La bureaucratie montre encore la femme sous un aspect de sensualité. Cela s'exprime clairement dans le cinéma soviétique, de même que dans les autres Etats ouvriers. Les mouvements de la femme sont provocants, insinuants, au lieu de mouvements naturels, qui sont féminins parce que la femme a des formes différentes de celles de l'homme. Demain leurs mouvements seront identiques.

La bureaucratie considère la femme de la même façon que le régime capitaliste : la femme sensuelle et « sexy ». C'est son sexe qui parle et non son intelligence. Elle montre une relation entre l'homme et la femme qui déforme la conception que l'Etat ouvrier pourrait déjà montrer. La bureaucratie ne montre pas la capacité de création du peuple, la capacité d'intervenir, de discuter, de s'occuper des problèmes du progrès de la culture, de la science, de la technique, du progrès objectif. Le peuple reste absent, tout se résout dans les appareils. Il faut mettre le peuple en avant. Celui qui a triomphé du nazisme n'a-t-il donc pas d'idées ? Ne peut-il émettre des jugements sur tous les problèmes ? Pourquoi ne pas le faire intervenir, alors qu'il a démontré assez d'assurance pour triompher des nazis !

L'Etat ouvrier est certainement occupé à mener ces discussions, tout comme nous, pour égaliser les salaires, élever l'économie, se libérer des 8 à 10 heures de travail quotidien, élever la production agricole, les rapports avec les enfants, les femmes, les vieux, incorporer tous les problèmes à l'éducation, permettre ainsi une intervention démocratique à propos de tout, laisser parler les femmes. Une fois qu'il en sera ainsi les femmes vont d'elles-mêmes en finir avec un comportement féminin, elles vont se sentir abaissées quand on voudra leur faire jouer ce rôle de féminité sensuelle. Elles diront : « Je ne suis pas un animal, je ne suis pas une brute, je suis une femme comme l'autre est un homme. Je m'unis à lui non parce qu'il est homme mais parce que nous sommes liés par un objectif commun, celui d'élever la dignité humaine. Nous nous unissons aussi sexuellement puisque cette relation existe encore, mais non dans une intention purement sexuelle ou sensuelle ».

La bourgeoisie fait de la sexualité la condition essentielle de la vie, le tabou principal. C'est un mensonge. Ce tabou provient du fait que l'être humain n'avait pas notion de comment se construit la société. La femme semblait destinée à devoir payer le tribut de la reproduction humaine, elle apparaissait comme le fait vital et mystérieux. Il n'y a plus de mystère aujourd'hui, tout cela est dépassé. Même si cette conclusion n'est pas encore bien établie partout, elle l'est dans notre pensée et dans celle de l'avant-garde prolétarienne mondiale. Même les intellectuels ne vivent plus dans la soumission à ce problème. Il faut discuter de tout cela dans les Etats ouvriers.

